

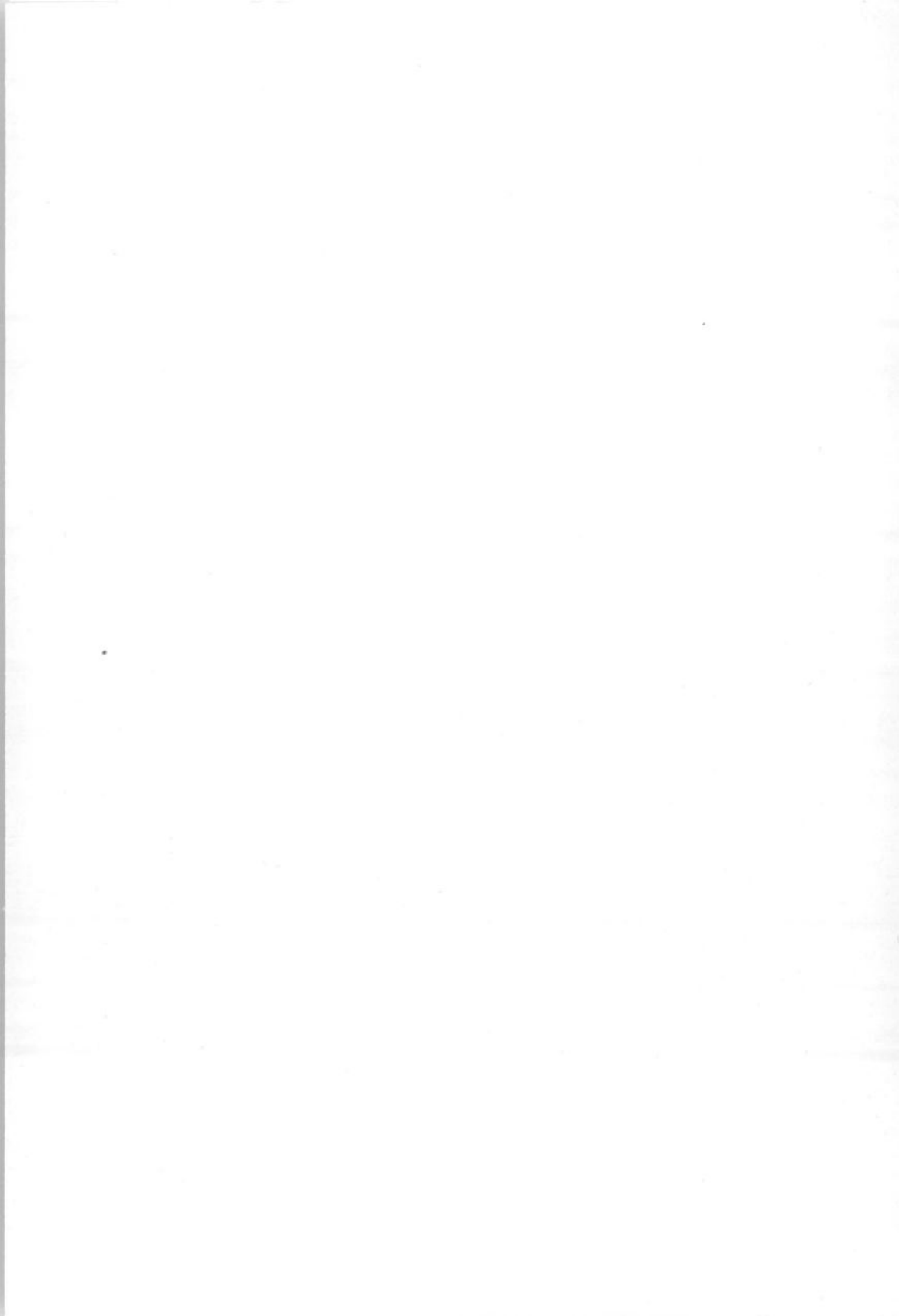
INSTITUT GRAND-DUCAL
Section des sciences morales et politiques

Communication de M. Jean-Paul HARPES

Adam Smith philosophe:
Sympathie et éthique

Séance du 4 juin 1976

Tirés à part du fascicule Volume III 1979



Adam Smith philosophe: Sympathie et éthique

Communication de M. Jean-Paul Harpes
Professeur

Adam Smith fit la connaissance de Hume à Edinburgh vers 1748-49. Il noua avec lui une amitié durable. Sa *Théorie des Sentiments Moraux* — qu'il publia en 1759, huit ans après avoir été élu professeur à l'université de Glasgow¹ — se situe dans le prolongement de la philosophie humienne.

Locke et Hume s'étaient proposé, on le sait, de montrer que l'ensemble de nos connaissances peuvent être dérivées des données originales de l'expérience et de quelques opérations fondamentales de l'esprit. Hume étendit la méthode de dérivation empiriste à l'Éthique. Il entreprit d'établir qu'il est possible, du moins en principe, de rendre compte des jugements moraux, rien qu'en termes de sentiments et d'affections. L'approbation et la réprobation morales — voilà un point important de son analyse — ne sont pas le fait de la raison. Les jugements moraux *expriment des sentiments d'approbation ou de réprobation*. Ces sentiments peuvent être dérivés — psychologiquement — d'affections non spécifiquement morales. Par cette analyse, Hume est un des précurseurs du naturalisme éthique².

Adam Smith établit sa réputation philosophique par la publication de la *Théorie des Sentiments Moraux*. Cet ouvrage forme, surtout, une enquête de psychologie morale. L'auteur y entreprend de dériver l'approbation et la réprobation subjectives, mais aussi les règles morales intersubjectives, du phénomène de la sympathie. Vers la fin de l'ouvrage seulement, Smith se tourne vers des questions purement éthiques. Son enquête, psychologique, on s'en rend aisément compte, prolonge celle de Hume. D'autant plus que Hume, déjà, avait considéré la sympathie comme une des sources de l'approbation morale.

Comme la théorie de la sympathie et la psychologie de la morale qui s'y appuie est la contribution philosophique la plus importante

¹ Adam Smith fut élu professeur de logique en 1751. En 1752, il obtint la chaire de morale que Francis Hutcheson avait occupée avant lui.

² Le naturalisme éthique est la doctrine selon laquelle les expressions et jugements éthiques peuvent être analysés en termes d'expressions et jugements, non spécifiquement éthiques.

de Smith, nous nous y intéresserons exclusivement. Nous indiquerons successivement quelle est, d'après lui, l'origine de la sympathie et comment elle permet de rendre compte de l'approbation et de la réprobation ainsi que de la genèse des règles morales intersubjectives.

1) *La sympathie*

Nous n'avons pas d'accès immédiat aux douleurs, souffrances et plaisirs d'autrui. Autrui n'entre dans le champ de notre expérience que par l'intermédiaire de nos représentations sensorielles. Or ces représentations ne sont, d'un côté, que des modifications de *notre* esprit. Nos sens, juge Smith, ne nous permettent jamais d'aller au-delà de *notre* personne.¹ D'un autre côté, les représentations que j'ai d'autrui ne me présentent que la situation, où se trouve celui-ci, et ses comportements, non ses affections vécues.

Il paraîtrait que les affections des autres personnes restent, en principe, hors de notre portée. En fait, nous y avons accès indirectement, selon Smith, par un double jeu de l'imagination. Nous nous imaginons ce que nous ressentirions si nous étions dans la situation d'autrui. Projetant notre expérience imaginaire dans sa personne, nous nous mettons, en quelque sorte, à sa place. Nous éprouvons, plus ou moins faiblement, un sentiment qui n'est pas complètement différent du sien. Par l'effet de notre imagination, nous ressentons ce sentiment *comme* étant le sien. C'est ce «*fellow-feeling*» que Smith qualifie de sympathie.

Il faut cependant, immédiatement, écarter un malentendu possible. La sympathie est, sans doute, l'effet d'un jeu de l'imagination. Mais elle n'est pas nécessairement ressentie comme telle. Dans certaines situations au moins, les passions et affections semblent se communiquer instantanément de personne à personne. La joie et la tristesse intenses suscitent instantanément — dans certaines circonstances — chez le spectateur, une émotion semblable.

Une sympathie complète n'est cependant possible que si la condition suivante est satisfaite.

Lorsque les réactions d'autrui à telle situation s'accordent parfaitement avec les émotions du spectateur, celui-ci les éprouve comme étant justes² et parfaitement appropriées aux circonstances (*just, right, accurate, suitable*). Dans le cas contraire, il les juge déplacées (*im-*

¹ Cette thèse se situe dans le prolongement de l'épistémologie empiriste classique.

² Au sens où on dit qu'un son est juste.

proper, unsuitable). Dans le premier cas seulement, il peut sympathiser complètement avec la personne observée. Dans le second, il ne sympathise pas ou, du moins, sympathise moins complètement avec elle, en raison du désaccord entre ses propres réactions émotives et les manifestations de l'émotion d'autrui.

Insistons quelque peu, quitte à nous répéter. Supposons qu'un de mes amis vienne de perdre sa femme. Je lui rends visite. Il est tout prostré et parvient à peine à prononcer quelques mots. Selon l'analyse de Smith, j'imagine que je suis à sa place; j'éprouve une vive douleur en envisageant ce malheur; je n'éprouve pas cependant cette douleur comme n'étant *que* la mienne; m'étant mis, par un effort d'imagination, à la place de mon ami, je le ressens comme étant (aussi) la sienne. Je participe à sa douleur. Je suis en sympathie avec lui. J'éprouve sa réaction comme étant juste et appropriée.

Supposons maintenant que mon ami, loin d'être prostré, vienne à ma rencontre avec un air guilleret. Son comportement étrange brise l'émotion (que j'éprouvais d'avance, en m'imaginant sa situation) et que j'étais prêt à ressentir comme étant la sienne. Je ne sympathise pas avec lui. Je suis, au contraire, heurté dans mes émotions. J'éprouve sa réaction comme étant indécente.

2) *L'approbation et la réprobation*

Approuver une réaction (ou un acte) d'autrui, juge Smith, équivaut à constater qu'on sympathise complètement avec lui. Réprouver une réaction équivaut à constater une absence de sympathie.

Le lecteur d'aujourd'hui rétorquera sans doute: Approuver ou réprouver, ce n'est pas observer un état de choses. Il faut éviter de confondre jugements de valeur et constatations. — Sans doute. Mais peut-être ne faut-il pas prendre à la lettre la formule de Smith. Son idée pourrait être celle-ci. Lorsque je sympathise avec autrui, et constate que je sympathise avec lui, j'éprouve sa réaction comme étant juste (suitable). L'approbation *exprime* ce sentiment de justesse ou cette coïncidence vécue entre mes réactions affectives et celles d'autrui, entre mes ébauches d'acte et les actes d'autrui (Formule 1).

On objectera encore. Parfois, dans telle situation, je me sens porté à sympathiser avec autrui. Néanmoins, après mûre réflexion, je réprouve *et* sa réaction *et* la mienne. Supposons qu'un ami ait été gravement lésé dans ses intérêts. Il éprouve un puissant ressentiment. Je sympathise spontanément avec lui. Je ne puis m'empêcher de partager

son ressentiment. Néanmoins je réproûve et son ressentiment et le mien. Et j'ai de bonnes raisons de le faire. Il semble donc que mon approbation et ma réprobation n'expriment pas seulement une coïncidence entre mes réactions affectives immédiates et celles d'autrui.

Cette objection est du moins partiellement injustifiée. Dans notre exemple, je ne sympathise *pas* complètement avec mon ami. Je n'éprouve pas sa réaction comme étant parfaitement juste. Je la réproûve précisément parce que je ne l'éprouve pas comme telle. J'éprouve comme étant déplacée *et* sa réaction *et* la mienne.

Une difficulté vient cependant de ce que mon critère d'appréciation n'est pas, dans notre exemple, ma réaction émotive immédiate. Je n'approuve pas le comportement de mon ami bien qu'il s'accorde avec ma réaction immédiate. Je réproûve son comportement et ma réaction immédiate dans la mesure où ils sont en désaccord avec, comme on dirait aujourd'hui, une attitude plus profonde, plus stable et mieux motivée.

Il faudrait donc modifier, de la manière suivante, la formule 1. L'approbation d'autrui exprime une coïncidence vécue, soit entre mes réactions émotives, momentanées, instables et les réactions ou comportements d'autrui, soit entre des réactions émotives plus stables, motivées, intersubjectives et les réactions ou comportements d'autrui (Formule 2).

Cette seconde formule n'est pas, je crois, en désaccord avec l'analyse de Smith. Smith admet, en effet, que les jugements de valeur expriment, le plus souvent, un sentiment de justesse non subjectif et immédiat, mais médiatisé par une expérience intersubjective et des règles morales qui forment le dépôt d'expériences intersubjectives séculaires.

Smith prétend pouvoir rendre compte, en termes de sympathie, de ce sentiment de justesse plus stable, ainsi que de la genèse des règles et des modèles moraux.

3) *Les règles morales intersubjectives*

Non seulement nous sommes portés à sympathiser avec autrui, dans certaines circonstances au moins, mais — voilà un des axiomes de Smith — nous éprouvons un désir passionné de sympathie.

Or nous découvrons bien vite qu'autrui, même notre meilleur ami — tout porté qu'il est à sympathiser avec nous — est toujours plus froid à l'égard de notre fortune que nous le sommes nous-mêmes.

Il ne peut sympathiser complètement avec nous que si nous réduisons, au niveau d'intensité qui lui est supportable, nos affections et passions. Nous ne sommes assurés de sa sympathie que si nous sommes capables de prendre distance par rapport à nous-mêmes, de nous regarder, en quelque sorte, avec ses yeux, de juger nos actes et réactions comme il les jugerait et de les accorder, par la suite, à son point de vue.

Mais il ne suffit pas que nous prenions, dans telles ou telles circonstances, le point de vue de tel ami ou de telle connaissance. Notre exigence passionnée de sympathie universelle suppose, si elle prétend être satisfaite, que nous prenions régulièrement, à l'égard de notre comportement, le point de vue d'un *spectateur impartial*. Or si nous prenons honnêtement ce point de vue, si nous sommes prêts à avoir des réactions et à poser des actes qu'un spectateur impartial soit disposé à approuver (c'est à dire à juger justes et appropriés) nous sommes amenés à faire à autrui, du moins en principe, de *nombreuses* concessions.

Adam Smith juge que la sympathie naturelle, et les concessions que le besoin de sympathie nous contraint de faire aux exigences d'un spectateur impartial sont à l'origine de la morale, c'est-à-dire des modèles éthiques du comportement vertueux et des règles morales. Les vertus d'indulgence et d'humanité seraient fondées dans la sympathie naturelle, les vertus d'abnégation et de domination de soi dans les concessions inévitables aux exigences d'autrui.

Peu importe le détail de cette analyse qui n'est, d'ailleurs, qu'à peine esquissée. Il importe de voir que, selon Smith, le sentiment de justesse morale est médiatisé par des règles et modèles qui sont le fruit de concessions séculaires des individus aux exigences de la vie en commun. Il s'ensuit que le sentiment de justesse, qu'expriment d'après Smith les jugements moraux, n'est pas apparenté d'aussi près qu'on ne l'a parfois cru¹ au sentiment esthétique. Il est plus stable, parce que médiatisé par des normes intersubjectives, plus ou moins solidement établies.

¹ et que le suggèrent certaines formules de Smith.



Imprimerie Saint-Paul, société anonyme, Luxembourg